

Instinct

Pascal-Henri Keller¹ et Michel Kreutzer²

1) Professeur émérite, psychanalyste,
Université de Poitiers.

2) Professeur émérite, éthologue,
Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

Introduction

Donner une définition univoque du terme « instinct » est d'autant plus difficile que ses usages sont très divers. Il fait non seulement partie du vocabulaire courant, mais aussi de celui de disciplines savantes et variées comme la philosophie, la psychologie, la psychanalyse ou encore l'éthologie. Dans ces disciplines il arrive qu'en fonction du contexte théorique spécifique où on l'emploie, on lui prête un sens particulier, lui-même susceptible de varier en fonction des conceptions défendues par les auteurs qui l'utilisent. Sous leur plume, « instinct » se distingue parfois d'autres termes comme « pulsion » ou « tendance ».

De plus, on peut difficilement ignorer que ce terme est appliqué à des processus qui relèvent aussi bien de l'ordre des représentations que de celui des actions, des émotions ou encore de l'énergétique psychique, contribuant à compliquer encore chaque effort de clarification à son sujet. Enfin, notons que le mot « instinct » reste difficile à traduire dans bien des langues. Selon les traducteurs par exemple, l'allemand « Treib » ou l'anglais « drive » peuvent se rapporter, en fonction des textes à traduire, à des champs sémantiques divers. En réalité, on pourrait consacrer à ce terme une monographie qui regroupe des textes illustrant ses multiples usages. Mais notre propos se limitera ici aux usages du mot « instinct » par deux auteurs qui lui ont donné une place importante dans leurs théories : Sigmund Freud (1856-1939) et Konrad Lorenz (1903-1989). Chacun de ces auteurs a fondé une discipline nouvelle –la psychanalyse pour le premier et l'éthologie pour le second– qui a modifié en profondeur notre étude de la psychologie humaine et des conduites animales. Le parallèle entre ces deux auteurs est d'autant plus intéressant à souligner que l'un et l'autre possèdent une culture et une formation qui présentent de

nombreux points communs. Ils sont tous les deux nés en Autriche et sont tous les deux devenus médecins. En outre, l'un et l'autre se sont intéressés de près à la zoologie ainsi qu'à la théorie darwinienne de l'évolution, suivant aussi une même formation philosophique et lisant parfois les mêmes auteurs.

Aussi, ni l'un ni l'autre n'a pu ignorer les usages pluriels de la notion « d'instinct » en vigueur à leur époque, soit dans les sciences de la nature, soit en philosophie. Pourtant, chacun donnera une définition personnelle de cette notion et choisira de lui attribuer une place spécifique dans sa théorie du fonctionnement des systèmes psychique ou nerveux.

En raison de sa polysémie diachronique et synchronique, il est certain que le terme « instinct » peut convenir à des auteurs issus de champs disciplinaires différents. D'une part il peut être utilisé comme descripteur, et d'autre part, son contenu est adaptable aux différentes théories où l'intègrent les auteurs. C'est la malléabilité de cette notion que nous illustrerons ici, en présentant tout d'abord l'usage proposé par Freud dans sa théorie, puis celui conçu par Lorenz. Nous verrons alors comment la logique de leurs ensembles théoriques et conceptuels respectifs permet à ces auteurs de se distinguer quant à l'origine et au rôle de l'agression et de l'agressivité.

Instincts vs pulsions selon Freud

Comme les auteurs du *Vocabulaire de la psychanalyse* le font remarquer, c'est dans un premier texte sur l'inconscient publié en 1915 que Freud se demande « s'il existe chez l'homme des formations psychiques héréditaires, quelque chose d'analogue à l'instinct des animaux ». Cinq ans plus tard, il tente d'intégrer à son modèle du fonctionnement psychique humain une théorisation de l'instinct dans un nouveau texte intitulé « Au delà du principe de plaisir ». A cette occasion, Freud rapproche l'instinct des « penchants » ou des « tendances » qui sont placés sous l'influence du système nerveux et sont partagés par la plupart des organismes vivants. Au déroulement libre et spontané de ces processus d'origine nerveuse, Freud associe un phénomène que l'on observe en pratique clinique : la répétition. Il propose alors l'hypothèse selon laquelle « tous les instincts se manifesteraient par la tendance à reproduire ce qui a déjà existé » (Freud, 1967: 47).

Mais c'est en intégrant cette hypothèse au modèle économique de l'appareil psychique qu'il en fait le moteur de la fabrication du symptôme, au sens

psychanalytique du terme, *i.e.* la survenue de conduites dont l'être humain souffre et qu'il critique lui-même, mais dont il ne peut se défaire. La seconde théorie des pulsions s'édifie sur ces bases, Freud postulant l'existence de deux catégories pulsionnelles qu'il nomme « instincts de vie » et « instinct de mort ». Si la pulsion de mort correspond au fait que « tout ce qui vit doit mourir en vertu de causes internes », les pulsions de vie sont des forces qui visent au renouvellement de la vie, en particulier les « instincts » sexuels. Pour Freud, cette seconde théorie s'inscrit ici dans une continuité entre la vie animale et l'activité humaine, entre les instincts des animaux (poissons, oiseaux, etc.) et ceux des humains, au point d'affirmer qu'à son avis, « l'évolution de l'homme, telle qu'elle s'est effectuée jusqu'à présent, ne requiert pas d'autre explication que celle des animaux » (p. 53). Dans ce même texte, l'inventeur de la psychanalyse formule maladroitement l'hypothèse d'une application de ces deux mouvements pulsionnels au fonctionnement même des cellules de l'organisme : « il se peut que les cellules des tumeurs malignes, si destructives pour l'organisme, soient narcissiques au même sens du mot » (p. 64), justifiant plus loin cette tentative par « l'obscurité qui règne aujourd'hui dans la théorie des instincts », qui impose de ne renoncer à aucune promesse d'explication dans ce domaine (p. 67). Mais dans un troisième texte publié en 1926, Freud s'appuie en priorité sur sa pratique clinique pour décrire les enjeux de ce dualisme pulsionnel du point de vue psychique. Selon lui, le renoncement à la satisfaction pulsionnelle apparaît comme responsable de la formation de symptômes, devenus alors les substituts de cette satisfaction (Freud, 1978 :21). Renoncer à satisfaire une pulsion sous l'effet de différentes forces psychiques en partie inconscientes, suppose un « appareil psychique » complexe, dont les composantes obéissent à des logiques distinctes, voire opposées.

De manière schématique et d'un point de vue théorique, les pulsions s'imposeraient à l'être humain comme les instincts s'imposent aux animaux. Mais concernant ces forces innées d'origine biologiques, ce qui distingue l'humain de l'animal porte précisément sur leur devenir : alors que les instincts, pour l'essentiel, s'accomplissent inexorablement quels que soient les aléas imposés à l'animal par son environnement, les pulsions sont d'abord l'enjeu d'une traduction en termes de représentations psychiques, faisant apparaître successivement en les différenciant, une *source*, un *but* et un *objet*. La pulsion elle-même est d'abord définie comme « un concept limite entre le psychique et

le somatique, le représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps, et parvenant au psychisme comme une mesure de travail imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel » (Freud, 1968 :18-19). En revanche, pour s'en tenir à l'expression freudienne première, « l'étude des sources pulsionnelles déborde le champ de la psychologie ». Quant au but, il est défini comme la satisfaction de la pulsion, c'est à dire la suppression de l'excitation qui en est à l'origine. Freud observe que si le but est invariable pour chaque pulsion, plusieurs voies existent pour l'atteindre. De plus, les pulsions peuvent entre elles « échanger » leurs but, ce qui, par exemple, explique la participation de la pulsion orale ou anale à la pulsion sexuelle. Enfin, l'objet apparaît comme la part contingente de la pulsion, celle qui peut varier en fonction des époques, les cultures et même de chaque être humain. Les variations infinies des objets de satisfaction de la pulsion sexuelle offrent un bon exemple d'une telle contingence.

La différence radicale entre l'animal et l'humain à l'égard de ces forces corporelles, instinctuelles chez le premier, pulsionnelles chez le second, correspond au pouvoir dont dispose le sujet humain pour rendre psychiquement inconsciente la représentation de la pulsion. Quand la source de la pulsion, le « ça », tente de se satisfaire en imposant aveuglément son accomplissement corporel, l'instance psychique chargée de diriger les actes volontaires du sujet, le « moi », met en place un mécanisme qui maintient la représentation de cette satisfaction en dehors de la conscience, ce que Freud appelle le « refoulement ». Chercher à satisfaire la pulsion sous une autre forme que celle initialement prévue, désormais interdite, est l'activité psychique où s'investit alors le sujet. En quelque sorte, cette activité correspond au détournement de la satisfaction pulsionnelle au profit d'objectifs de substitution, la création d'un symptôme pouvant alors représenter un tel détournement.

C'est afin d'illustrer le mécanisme du refoulement suivi de l'apparition d'un symptôme, que Freud propose l'exemple d'un enfant –le petit Hans– présentant une phobie des chevaux. Au cours de la psychothérapie, le sens de l'angoisse éprouvée par cet enfant devant les chevaux apparaît comme lié à la crainte et à l'admiration que, conjointement, il porte à son père. A la faveur du rapprochement entre animaux et humains, fréquent chez les enfants, l'agressivité du petit Hans à l'égard de son père est d'abord refoulée, puis

déplacée sur les chevaux. Du point de vue des processus psychiques, la phobie du petit garçon traduit le renoncement inconscient à satisfaire un mouvement pulsionnel, agressif.

A partir de ces éléments fournis par la psychanalyse, on voit que la différence principale entre un humain et un animal confronté à de tels mouvements réside moins dans leur interprétation théorique que dans leur traitement. En effet, intégrer à ses activités relationnelles la prise en compte de ces différents processus suppose la capacité de les analyser avec l'intéressé. S'il est possible d'échanger avec lui sur sa vie instinctuelle/pulsionnelle, au sens où il se sent poussé à agir d'une manière qui s'impose à lui et le fait souffrir, il lui est alors possible de prendre conscience d'éléments qui, intégrés peu à peu au cours de son histoire, sont parvenus, à son insu, à jouer un rôle dans sa vie.

L'instinct et la pulsion selon Lorenz

Pour comprendre le sens que Lorenz va donner au terme « instinct », il faut garder à l'esprit qu'il observe les animaux dans une perspective à la fois zoologique et évolutive. Selon lui, le comportement d'un individu est une caractéristique de son appartenance à une espèce donnée, au même titre que sa morphologie et sa physiologie. « Dis-moi comment tu te comportes, je te dirai à quelle espèce tu appartiens », aurait-il pu dire. Dans cette perspective, le comportement, sélectionné de génération en génération, serait le résultat d'une adaptation. Dans une publication jamais traduite en français, « Les formes innées de l'expérience possible », Lorenz posait dès 1943 les bases évolutionnistes de la connaissance, considérant que l'harmonie entre le monde et sa représentation dans l'esprit d'un homme ou d'un animal est le produit d'une sélection naturelle. Il conçoit cette phylogenèse comme un processus se développant selon les principes de la théorie darwinienne de l'évolution. En conséquence, la plupart des comportements des animaux sont innés, ils n'ont pas à être appris (Lorenz, 1975). Et si apprentissage il y a, il est fortement contraint par l'organisation et les compétences du système nerveux, lui-même produit de l'évolution.

Au milieu du XXe siècle, cette façon de concevoir l'expression des comportements est en contradiction avec celle que théorisent les « behavioristes », pour qui le comportement est la conséquence d'un

apprentissage associatif, produit d'une histoire particulière, résultat de l'ontogenèse de chaque individu. Pour un behavioriste, l'apprentissage associatif d'un individu consiste, par exemple lors de la recherche de nourriture, à procéder par essais et erreurs. Les actions qui sont récompensées sont celles qui lui permettent d'atteindre son but, celles qui sont punies ou non récompensées, sont celles qui s'opposent à ce but. Un animal est donc considéré comme le fruit de l'histoire de ces couples stimulus/réponse, recherchés ou redoutés.

À cette théorie selon laquelle tous les individus d'une même espèce se révèlent différents –chacun étant le produit d'une histoire spécifique– Lorenz et les objectivistes opposent l'histoire de l'espèce et la construction d'invariants spécifiques, via la phylogenèse. Ils reprochent aux behavioristes de recourir à des biais méthodologiques : leurs travaux seraient en effet réalisés surtout en laboratoire, *i.e.* dans des conditions expérimentales artificielles.

Or, aux yeux des objectivistes lorenziens, seule l'observation dans la nature donne au comportement animal tout son sens. C'est là que s'expriment les comportements qui permettent aux individus de survivre et de se reproduire. C'est donc là qu'il convient de multiplier les observations.

Par la technique des leurres (imitation simplifiée d'un signal complexe, acoustique ou visuel), ces auteurs cherchent à déterminer comment tel animal réagit au monde physique et social dans lequel il vit. Ils établissent pour chaque espèce que seuls, certains stimuli permettent à un individu de reconnaître un congénère, ou encore de s'orienter. Ces stimuli déclencheurs de réponses comportementales sont considérés comme le produit d'une perception développée et sélectionnée par telle espèce au cours de son évolution.

Lorenz et ses collègues procèdent à des descriptions minutieuses et « objectives », nommant « éthogrammes » les successions d'actes produits par les individus dans une situation particulière. Les comportements le plus souvent étudiés sont des parades effectuées en situation de séduction entre mâles et femelles, ou encore d'agression entre mâles. A partir de ces études, ils concluent que tous les individus d'une même espèce présentent des comportements similaires dans une même situation. La stéréotypie de cette succession d'actes a été considérée comme la preuve d'une base innée du

comportement ; elle constitue un invariant à propos duquel les objectivistes parleront d' « instinct ».

Selon eux, ces adaptations innées de la perception et de l'action traduisent une organisation particulière du réseau nerveux, propre à chaque espèce animale. Le cerveau, produit de l'évolution, détermine la manière dont l'animal, pour vivre et se reproduire, perçoit et réagit dans son milieu naturel. Pour résumer, disons que grâce à des mécanismes innés, les animaux reconnaissent des stimuli pertinents qui déclenchent des réponses motrices stéréotypées. Cette programmation de l'action constitue l'« instinct ».

Aux yeux des objectivistes toutefois, ces « câblages » et cette « mécanique » ne font pas des animaux des automates rigides, puisque l'expression d'une séquence motrice instinctive se trouve contrôlée par une « pulsion ». En effet, dans leur modèle, un animal ne produit un comportement instinctif que s'il possède assez d'énergie en réserve pour en alimenter l'expression. Qu'il s'agisse de parades sexuelles ou de conduites agressives, ce comportement ne peut pas s'exprimer de manière répétitive face à la présence persistante des stimuli déclencheurs, la production répétée de la séquence motrice innée épuisant rapidement l'énergie de la pulsion dévolue à cet instinct. L'animal doit donc attendre que l'énergie de sa pulsion se reconstitue avant d'exprimer de nouveau ce comportement instinctif face au même stimulus déclencheur. L'état interne contrôle donc la manifestation des comportements via l'état de la pulsion.

Inversement, s'il advient que l'énergie accumulée par la pulsion dépasse un seuil, faute d'avoir été utilisée, alors le comportement s'exprime spontanément, même en l'absence du stimulus déclencheur habituel. On est en présence de ce que Lorenz appellera « une activité à vide ». Ce modèle énergétique liant instinct et pulsion peut évoquer le modèle psychanalytique. Toutefois, la notion freudienne de « libido », comprise non plus comme simple ressource au service de la sexualité, mais en tant qu'« énergie psychique d'origine sexuelle » et expression de la psychosexualité humaine interdit d'aller au delà de ce rapprochement sémantique.

Conclusion

L'exemple de l'agression et de l'agressivité permet désormais de mieux saisir comment les théories de Freud et de Lorenz sont aujourd'hui considérées

comme irréconciliables. Pour Freud, l'homme possède au sein de ses aptitudes pulsionnelles un très fort penchant à l'agression, l'un des facteurs qui mobilise la culture. Car selon lui, ce penchant qui perturbe sans cesse le rapport à notre prochain est simultanément la force la plus puissante qui œuvre à l'édification de la culture. Entre autres finalités, la culture doit donc assigner des limites aux pulsions d'agression des hommes, dont l'idéal s'illustre par cette injonction, antérieure au christianisme : aimer son prochain comme soi-même. L'inhibition des pulsions agressives vaut aussi pour d'autres pulsions et l'histoire de la culture humaine recèle d'innombrables manifestations de ce que Freud appelle « les relations sexuelles inhibées quant au but ». Mais à ses yeux, ce constat soulève une question toujours sans réponse à propos des animaux, des êtres qui nous sont « apparentés » : pourquoi n'offrent-ils pas le spectacle du même combat pour la culture (Freud, 1995 : 65) ?

Quarante ans plus tard, à propos de l'agression, lorsque Lorenz propose à son tour un rapprochement entre l'homme et l'animal, c'est moins en abordant la question de la culture que celle de « l'instinct de combat », supposé présent chez l'un comme chez l'autre. Connaître vraiment les animaux devrait, du même coup, permettre « de comprendre pleinement la caractéristique unique de l'homme ». Hormis la part liée aux aspects historiques de leurs situations respectives, le malentendu entre les deux hommes se révèle le plus nettement à propos des raisons mêmes du surgissement de l'agressivité. Si le bonheur, affirme Freud, est quelque chose de subjectif, un problème d'économie libidinale individuelle fondé sur le « principe de plaisir », sa conquête est collective et sa promesse formulée à sa manière par chaque culture. Il en résulte que les notions de bien et de mal se déterminent en fonction de la peur d'en être privé. En cas de privation effective, autrui apparaît comme le responsable le plus aisé à désigner, déclenchant à son égard l'agression supposée faire cesser la perte du bonheur. En revanche, Lorenz interprète ces propositions issues de la pratique psychanalytique en considérant que, pour Freud, ce sont les manques de contacts sociaux et surtout la « perte d'amour » (Liebesverlust) qui prédisposeraient à l'agression et la faciliteraient (Lorenz, 1969 : 60).

Quand Freud tente d'expliquer les conduites agressives humaines en se fondant sur l'histoire de la culture, considérée comme « la somme totale des réalisations et dispositifs par lesquels notre vie s'éloigne de celle de nos

ancêtre animaux », ou sur ses deux buts : « la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux », Lorenz considère pour sa part que, dans l'agressivité, « l'indispensable base de la pathologie est toujours la physiologie, c'est à dire l'étude des processus biologiques normaux qui remplissent leurs fonctions normales dans l'intérêt de l'espèce » (Lorenz, 1969 :39).

Le premier considère les pulsions agressives comme causes du progrès de l'humanisation, le second fait de l'agressivité humaine une pulsion primaire au même titre que l'attachement, lui donnant le statut de pulsion vitale qui permet à tout animal de s'assurer de son emprise sur ses congénères, de lui procurer un statut hiérarchique, un espace favorable pour s'alimenter. En un mot de se conserver et de se reproduire (Lorenz, 1969 : 53). L'un envisage le rôle de l'agressivité humaine dans son rapport à une histoire collective en devenir, l'autre la situe dans sa dimension biologique, instinctuelle, animale.

Aussi, en dépit de la proximité de leurs formations et de leur culture, Freud, le médecin neurologue devenu clinicien, et Lorenz, le médecin naturaliste devenu éthologue, ont finalement suivi tous les deux des chemins divergents concernant le statut épistémologique de l'instinct et de la pulsion.

Bibliographie

Freud Sigmund, 1915, Pulsions et destins des pulsions, in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. Folio (1968)

Freud Sigmund, 1920, *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Payot (1967)

Freud Sigmund, 1926, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF (1978)

Freud Sigmund, 1930, *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF, coll. Quadrige (1995)

Lorenz Konrad, 1943, Die angeborenen Formen möglichen Verhaltens. *Zeitschrift für Tierpsychologie*, 5 : 235-409.

Lorenz Konrad, 1963, *L'agression, une histoire naturelle du mal*, Paris, Flammarion, nouvelle bibliothèque scientifique (1969)

Lorenz Konrad, 1973, *L'envers du miroir : Une histoire naturelle de la connaissance*, Paris, Flammarion (1975)